

Nos conversations célestes

Jean-Christophe Attias

PRESSE ÉCRITE

Regards, mars 2020

« L'auteur est un savant (comme on disait jadis), spécialiste du judaïsme médiéval, Son premier roman se passe dans un milieu académique que l'auteur connaît bien. Un collègue, Benoît Halfman (Ben pour les intimes et Baroukh pour les hébraïsants), a disparu depuis des semaines sans donner de nouvelles. Peut-être est-il mort Le doyen de l'institut de recherches s'inquiète et demande au narrateur de diligenter une enquête avec l'aide de Mauricette, sa secrétaire. Il se fait ouvrir son appartement parisien par la concierge. Mais pas de traces de Ben... Ce récit n'est guère linéaire. Il regorge de chemins de traverses, de chausse-trappes. de mises en abîme, de maints jeux de miroirs, de digressions, en bon roman picaresque qu'il est diaboliquement baroque, mais nous ne perdons jamais le fil. Le ton en est doux-amer, avec des accents mélancoliques, même si l'ironie (et l'auto-ironie) y est constante. On muse, on s'attarde, on visite des quartiers populaires de Paris, qui rappellent parfois celui d'Amélie Poulain, et des cafés derrière les vitres desquels se livrent les combats de l'ombre et de la lumière, du jour et de la nuit Tout se passe comme si la caméra continuait de tourner dans le hors-champ. Jean-Christophe Attias excelle à ces tableaux, sources de poésie. »

Henri Raczymow

Points critiques, mars 2020

Spécialiste de la pensée juive médiévale, auteur de multiples essais concernant le judaïsme, ainsi que du récit autobiographique, *Un juif de mauvaise foi*, voici que ce

grand érudit s'embarque dans la fiction, larguant toutes ses amarres vers une réalité complètement décalée, où même le quotidien le plus familier prend des allures étranges. Utilisant parcimonieusement des fragments de la vraie vie, Attias nous concocte un périple insolite, à la recherche d'un professeur disparu. Brillant enseignant, spécialiste de l'histoire et de la culture du judaïsme médiéval. Ben Halfman n'a plus donné signe de vie depuis plusieurs mois. Le doyen de l'université charge Jacques, un collègue du disparu ainsi que Mauricette, la secrétaire de l'institut, de partir à sa recherche. Et là, tout chavire.

Notre couple de détectives parcourt Paris, un Paris tour à tour désuet, aux personnages dignes de l'univers de Queneau mais aussi un Paris menaçant, d'après les attentats, où soldats surarmés, coups de feu lointains, barrages et laissez-passer préfigurent un avenir cadencé. C'est par la voix de Jacques que le récit prend corps. Prend corps et dérive. Retour en arrière. Une description sarcastique des universitaires, des portraits vachards. Un règlement des comptes ? Ensuite des haltes avec Mauricette. Dans des cafés désertés, aux serveurs inquiétants. Mais qui est vraiment Mauricette ? Brune ? Blonde ? Française de souche ? Levantine ? Cela dépend des jours. Et Jacques a-t-il vraiment femme et enfants ? Ou sont-ce des fantasmes ? Un doute généralisé envahit tout le récit. Et Ben Halfman. Ben ou Barukh, selon les sources, venait-il de Pologne ou de Turquie ? Et voilà qu'apparaissent des rabbins, pas vraiment casher. Celui de Paris semble poursuivre des affaires parallèles en Colombie, celui d'Israël, car l'enquête ira jusqu'à Israël, officie dans un village loin de tout. Kfar Aloum, un microcosme à la marge, où se retrouvent les exclus de tous bords, de toutes religions, dans une société anarchique, sans règles, fraternelle... comme une utopie rêvée. Des indices s'accroissent et se contredisent. Une mezouza disparaît et réapparaît, mystère' Plein de personnages secondaires surgissent, figurants tirés un instant de l'ombre, porteurs de drames obscurs. Parfois, au détour d'une page, on croise une sénatrice aux cheveux rouges munie d'un mégaphone... Parfois aussi l'auteur intervient pour mettre de l'ordre dans tout cela. Car finalement qui a disparu et qui raconte ?

Un roman insolite, surprenant, où l'on retrouve l'humour singulier d'Attias, à froid et sans pitié, mais aussi une légère mélancolie face à un réel qui se dérobe.

Tessa Parzenczewki

Libération, 22 février 2019

Ce livre commence comme un polar. Professeur brillant et fantasque, Ben Halfman a disparu et le doyen de son institut s'inquiète. Il donne une semaine pour le retrouver à Jacques, un chercheur sympathique mais un peu falot. Et lui adjoint Mauricette, sa secrétaire, une fausse blonde qui fut la maîtresse d'Halfman. A ce stade, le roman a tout du « hard boiled » américain, le détective et la pin-up lancés à la poursuite d'un homme en cavale. Sauf que l'auteur de *Nos conversations célestes* n'est pas un familier du polar mais un historien des religions, spécialiste du judaïsme. Auteur de *Moïse fragile* (Alma) prix Goncourt de la biographie en 2015 et d'un formidable *Juif de mauvaise foi* (Lattès) en 2017. Jean-Christophe Attias s'est amusé à trousser un premier roman qui fourmille de formules choc : « Après la Nuit debout, voici le Jour de boue », « Toutes la terres saintes sont des terres maudites ». « Nous approchions de ces terres arides où Rien se révèle aux va-nu-pieds. Chacun s'y croit prophète quand il est modeste. Messie quand il l'est un peu moins. Dieu quand il ne l'est pas du tout. Vous leur flanquez une gifle, et ils vous déclenchent une guerre mondiale pour cent générations. » La fin est un peu abracadabrante mais on s'amuse.

Alexandra Schwartzbrod

D'ici et d'ailleurs, 30 janvier 2020

Directeur d'études à l'École pratique des hautes études, spécialiste de la pensée juive médiévale, auteur d'essais innovants, Goncourt de la biographie 2015 pour son superbe *Moïse fragile*, Jean-Christophe Attias nous emmène en voyage dans un premier roman, *Nos conversations célestes*, où éclate avec brio tout son imaginaire. C'est un livre étonnant qui vous emporte dans un univers à la fois familier et étrange. Des quartiers que l'on connaît sans arriver à situer leur époque, des personnages en mutation, des lieux réels qui côtoient une dimension irréelle, une étrangeté diffuse qui survole le récit à partir d'une enquête très concrète, des personnages d'une grande richesse dont l'univers frôle parfois celui de la bande dessinée ou de la

littérature populaire, à l'instar d'un Fantômas en quête de sens dans un Paris mystérieux.

Pari osé et... totalement réussi ! Ces conversations célestes nous embarquent dans un univers des plus fascinants.

On vous a lu comme chercheur, universitaire, citoyen engagé, puis auteur de récits, vous nous emmenez maintenant en voyage dans une fiction, et quelle fiction !

Je me suis sans doute un peu lassé de l'écriture scientifique, de l'écriture savante. Peut-être en ai-je fait le tour, non pas le tour des questions qui m'intéressent, mais du genre. Mon dernier livre encore sous forme d'un essai, c'est *Moïse fragile*. C'est déjà tout sauf une biographie car il dresse le portrait d'un personnage qui n'a probablement jamais existé. Il y avait donc bien une part d'invention dans cet essai présenté comme une enquête : qui est Moïse ? Quelles figures peut-on trouver derrière les mots et les silences des Textes ? J'enfreignais déjà les règles du genre savant, académique, et puis je suis allé un petit peu plus loin en décidant de me raconter avec *Un Juif de mauvaise foi*. D'une manière assez libre.

Ce n'est pas de l'autofiction, c'est vraiment un récit autobiographique même s'il s'y trouve de petits arrangements avec la vérité. Ce qui me préoccupait, c'était que cela se lise vraiment comme un récit. Une forme de création qui se rapproche du roman mais qui n'en est toujours pas un... Mon deuxième « faux-pas » ! Le troisième, c'est le roman, quelque chose à quoi je ne m'étais pas encore confronté. La fiction, toute simple... Toute simple, c'est une façon de parler. Je me suis rendu compte que c'était quelque chose de très difficile. Quand on raconte sa vie, il y a quand même des faits auxquels on se raccroche. Il y a une exigence -facile à satisfaire- de cohérence, de continuité dans le récit. Et quand on fait du scientifique ou même de l'essai, on s'appuie là encore sur des faits, sur des textes, on cite. Tout peut être vérifié : il y a l'argumentation que l'on développe et le réel auquel on est confronté, et qui résiste. Le roman, c'est beaucoup plus compliqué, parce que finalement, on n'a pas grand-chose à quoi se raccrocher, mais il faut quand même maintenir une cohérence. Ce monde-là, celui que l'on écrit, n'est pas dehors, il n'est pas observable, il est purement intérieur. Quelle liberté ! Une liberté où l'on peut perdre pied. Ça a

commencé déjà avec Moïse, ça s'est aggravé avec le récit, et là, franchement, je me suis laissé emporter par ma propre imagination.

Au départ de l'histoire, il y a une enquête...

Le livre commence en effet par quelque chose de très concret. Un professeur - plutôt hors normes- a disparu depuis six semaines. Le doyen de l'institut où il enseigne s'inquiète et, bizarrement, confie une enquête pour le retrouver à sa secrétaire et à un collègue du professeur disparu. À partir de là, on glisse insensiblement dans un monde différent de celui qu'on imaginait. Les personnages eux-mêmes sont de plus en plus curieux, ils semblent changer, même physiquement. On n'est pas toujours certain d'avoir à faire à la même personne, un personnage peut en être plusieurs et il est possible que derrière plusieurs personnages, il ne s'en cache en fait qu'un seul. La plupart n'ont pas d'attaches ethniques ou religieuses claires, ils n'ont pas d'enfants, leurs parents sont absents. Mes personnages ne sont donc pas prisonniers d'une filiation, d'une communauté ou d'une histoire, ou alors de plusieurs. Peut-être est-ce là ma façon à moi de me soustraire à la tyrannie contemporaine de l'identité ?

Les lieux aussi se baladent entre réel et irréel...

Oui, il y a plein de choses que l'on croit reconnaître : Paris, le XIème, le XVIIIème, le quartier de la Place Léon-Blum, la Goutte-d'Or... Mais les lecteurs qui habitent-là vont se rendre compte qu'il y a un léger décalage entre ce qu'ils connaissent de ces endroits et ce que je leur en raconte. La rue Doudeauville dont je parle pourrait être celle d'il y a trente ans. La rue de la Roquette est devenue la rue du Petit-Roc. Même les noms des lieux, altérés, font dériver le lecteur dans un univers parallèle. C'est vrai aussi pour d'autres endroits qui sont visités au fil de l'enquête : la Normandie puis Israël, dans une ville qui d'ailleurs n'existe pas. Les protagonistes de mon histoire rencontrent des personnages étranges, une concierge, deux rabbins insolites...

Ah les rabbins, quel régal ! Est-ce qu'il en existe de semblables ?

Je ne sais pas mais on peut toujours rêver qu'il en existe. Ils ont un côté très caricatural, proche de la bande dessinée. Pourtant ils jouent un rôle très rabbinique, tout simple : cette proximité avec le fidèle, répondre à des questions, et souvent d'abord à des inquiétudes. L'un d'eux est manifestement trafiquant et fils de trafiquant, et puis l'autre... c'est un drôle de bonhomme, plus sorcier que rabbin. L'idée s'est imposée ; j'ai aimé me surprendre moi-même, aller là où je n'avais pas

prévu d'aller, croiser des gens que je n'avais a priori pas imaginés. Mais j'espère que ce monde un peu étrange, qui n'est pas vraiment le nôtre mais qui, malgré tout, lui ressemble, présente une cohérence : qu'on en ressente le mystère tout en finissant par s'y sentir presque chez soi.

On va d'étonnement en étonnement jusqu'à la dernière page !

En commençant, je n'avais pas idée de ce que serait la fin. Est-ce qu'on allait retrouver ce fameux personnage disparu ? Je ne vais pas dire comment ça se termine -de toute façon ça ne servirait à rien puisque le livre a deux fins. Une que l'on peut qualifier d'heureuse et d'assez drôle. Et une autre, peut-être plus émouvante, plus triste, plus inquiétante.

Tout au long du récit, vous vous amusez de milieux que vous connaissez bien !

Oui je m'amuse. Je me suis moqué du monde universitaire dont je brosse un tableau complètement déjanté, onirique. Mais je me suis moqué de tous mes personnages sans exception. Narrateur compris. Je me suis même moqué de gens que j'aime beaucoup - comme une certaine sénatrice aux cheveux rouges qui apparaît de temps en temps. Mais c'est une moquerie qui n'est, je pense, jamais méchante. Une moquerie affectueuse. Enfin il y a d'autres personnages importants, moins habituels dans un roman... Dieu, présent dès le début, mais Dieu n'est peut-être Rien... et puis les anges. Alors sur les anges, je ne vais rien dire. On découvre les choses petit à petit. Il faut être attentif quand on lit, et si on l'est, au détour d'un mot, d'un murmure, ou d'un silence, ces anges, on les entend, on les devine, on les voit. Et on ne sait pas trop si ce sont des êtres maléfiques, protecteurs, ou de simples espions... Ça s'éclaire à la fin d'une manière assez inattendue mais ça s'éclaire. Mais je n'en dis pas plus, ça serait dommage !

Recueilli par Marc Cheb Sun

INTERNET

Jewpop, 5 octobre 2010

Le roman comme forme (a)théologique ?

<https://jewpop.com/culture/le-roman-comme-forme-atheologique-entretien-jean-christophe-attias/>

Que se passe-t-il lorsqu'un professeur des Universités, titulaire d'une chaire de pensée juive médiévale à l'EPHE, écrit un premier roman ? Un livre-monde, un livre fait d'autres livres et qui vaut tous les autres. Un livre qui commence comme une évocation du petit milieu universitaire d'un Institut quelconque, un peu comme dans *Un tout Petit Monde* de David Lodge, avec la même jubilation à décrire ses travers, ses manies, ses drôleries et ses constipations, et dont l'intrigue est celle d'un roman policier : un collègue, Ben Halfman (un mi-homme, une moitié d'homme) a disparu, et le recteur charge Jacques et sa secrétaire Mauricette de le retrouver. L'enquête les mène dans les bureaux parisiens d'un rabbin tunisien qui a hérité des affaires de drogue de son père en Colombie, dans des villes de France, dans un Israël ultra-technologique où on fait des vérifications de circoncisions à l'aéroport et où l'Auteur est peut-être un agent du Shabak. On y entre comme dans une enquête de Simenon, d'autant que le disparu est, c'est le cas de le dire, un personnage ! Chercheur loufoque et brillant, magnifique et vivant, Ben Halfman a passé son audition en transformant une canne en serpent (on se demande comme qui) et en racontant ses histoires, la tradition vivante face à la science qui parfois archive et enterre, sclérose au lieu de vivifier. Sauf que, petit à petit, le récit se fissure, laisse entrer le doute, puis la bizarrerie. Les cheveux de Mauricette qui sont bruns, n'étaient-ils pas blonds ? Ou roux ? Et pourquoi Jacques a-t-il des souvenirs qui ne sont pas les siens, pourquoi est-il traversé par des expériences, des vies, autres que les siennes ? Tout en gardant un pied dans Simenon, on met l'autre sur le sol tremblant et fragile d'un Kafka dopé à la mystique juive. Le récit, qui offre une vraie

jouissance de l'écriture, de la formule parfaite, quoique se teintant d'une étrangeté un peu angoissante, reste férocement drôle et diablement touchant.

La quête se fait intérieure et le ton plus inspiré : « *Il n'y a pas d'Auteur, Mauricette. Et son histoire n'est rien d'autre que celle du désir.* » « *Nul ne priait là, le Mur était en pierre et n'était l'oreille de personne.* » « *Nous approchions de ces terres arides où Rien se révèle aux va-nu-pieds. Chacun s'y croit prophète quand il est modeste. Messie quand il l'est un peu moins. Dieu quand il ne l'est pas du tout. Vous leur flanquez une gifle, et ils vous déclenchent une guerre mondiale pour cent générations. Celui-là était peut-être juif. Ou chrétien. Ou musulman. Ça n'avait d'ailleurs aucune importance. C'était une question de nuance. Le sang devait couler, il coulerait. Celui du martyr avec celui de l'infidèle. On trancherait des têtes, on couperait des mains, on monterait sur la croix, on irait au massacre en chantant, on répandrait sur la terre les viscères mêlés des purs et des impurs.* »

On comprend finalement avoir été mené en bateau, initié plus exactement, par l'Auteur qui n'existe pas, et qui nous a offert avec ce livre une plongée plus honnête encore qu'une autobiographie dans les récits, contradictions, et mémoires qui le composent.

Un roman puissant, dérangeant, fascinant. A lire.

Noémie Issan-Benchimol

Histoires de Lire, n°50, mai 2020

<http://a-vos-marques-tapage.fr/2020/05/08/histoires-de-lire-n50/>

Mais où est donc passé le professeur Ben Halfman ? Sa disparition, depuis maintenant plusieurs semaines, inquiète fortement le doyen de l'institut où celui-ci dispense son art, qui décide en désespoir de cause de confier à Mauricette, sa secrétaire et néanmoins maîtresse de Ben, et à Jacques, un de ses collègues, la délicate mission de retrouver le volatilisé. Ben a-t-il fait une fugue ? Est-il vivant ou mort ? Une longue enquête qui les mènera des rues de Paris à l'autre bout du monde commence pour Mauricette et Jacques : une enquête riche en rencontres farfelues et inattendues qui leur permettra de dessiner la personnalité de Ben... Ou pas ! Esprits

cartésiens, vous risquez de vous perdre dans les méandres de ce roman intrigant et fascinant qui commence comme un polar et se transforme peu à peu en quête existentialiste ! Seule condition pour l'apprécier, se laisser porter au fil d'une lecture riche en rebondissements de tous poils et jamais attendus, qui pose davantage de questions qu'elle n'offre de réponses ! Vous croyez cerner un personnage ? Celui-ci s'évapore, mouvant et inaccessible, pour se transformer en un autre au gré de la volonté du créateur suprême qu'est l'auteur ! Un auteur qui s'est visiblement amusé à nous perdre dans les méandres de la création divine et littéraire dans ce roman à clef, surréaliste à souhait et paré d'une écriture racée et raffinée en diable ! Une curiosité littéraire où il suffit de se laisser voluptueusement balloter sous le souffle céleste insufflé par cet auteur érudit pour en apprécier toute la saveur !

Christine Le Garrec

Daily Passions, 267 mars 2020

<https://www.daily-passions.com/nos-conversations-celestes/>

Je ne sais pas si cela vous est déjà arrivé mais parfois, pour moi, un titre, quelques phrases grappillées au hasard me donnent une impression très forte qui ne me quitte plus pendant la lecture puisqu'elle réveille des échos. Là – peut-être que l'auteur n'en sera pas satisfait, mais qu'importe – le nom de Robert Desnos s'est imposé, celui de « La liberté ou l'amour » et puis enfin de lecture Jean Cocteau pour un titre : « La difficulté d'être ». Et les errances de Jacques et Mauricette ont pris des allures de balade surréaliste en quête d'identité. J

Jacques est un « petit » enseignant universitaire, marié à une ombre et père de deux enfants, il est l'ami de Ben Halfman (les anglicistes comprendront : demi-homme) enseignant brillant et séducteur qui a disparu. Pour éviter qu'un scandale n'éclabousse l'Institut où travaillent les deux hommes, le doyen de l'établissement charge Jacques et sa secrétaire personnelle, Mauricette, de retrouver Ben. Débute alors une errance d'abord dans un Paris étrange, puis dans des contrées bizarres où les individus rencontrés le sont tout autant. Jacques parle de lui et/ou de Ben en

même temps, Mauricette qui a été la maîtresse de Ben ne le connaît pas mieux. Comme si les deux n'existaient qu'à travers Ben, comme s'ils n'étaient que des silhouettes... des marionnettes manipulées par un auteur fantasque écrivant au gré de son inspiration.

C'est dense, bien rythmé, entraînant et même didactique à propos de certains points de religion. Peut-être vous demandez-vous s'il y a une « morale », une leçon à tirer de ce roman en plus du plaisir de lecture. Je pense que oui et vous la connaissez aussi bien que moi : nous ne nous connaissons pas mieux que nous croyons connaître les autres.

Le Monde des religions, 14 avril 2020

http://www.lemondedesreligions.fr/culture/jean-christophe-attias-meme-en-ecrivant-un-roman-j-essaie-de-rendre-le-monde-intelligible-16-04-2020-8589_112.php?fbclid=IwARoDkT8sVM1vaGRso7lwx62fdtuT85k7mQEr3VQwy6sFDIqlmLuKf4n49Zw

Philosophe, spécialiste du judaïsme médiéval, Jean-Christophe Attias publie *Nos conversations célestes*, son premier roman. S'il y fait preuve d'une liberté certaine, son intérêt pour le religieux et la complexité des identités demeure et imprègne cette enquête policière.

Vous êtes directeur d'études à l'École pratique des hautes études, historien des religions, spécialiste du judaïsme. Votre dernier ouvrage, *Nos conversations célestes*, se trouve être un roman. Comment en êtes-vous arrivé à changer de registre ?

(Rires)... Ce n'est pas bien compliqué, même si cela peut paraître inhabituel dans le monde académique. J'ai consacré toute ma carrière à des recherches savantes, érudites, à la publication d'essais, d'articles et d'ouvrages sur l'histoire du judaïsme, et plus spécifiquement du judaïsme médiéval. J'ai été très sérieux pendant longtemps. Je le suis encore, mais d'une manière un peu différente. Je pense qu'arrivé à un certain âge, soit on se répète, soit on essaie de renouveler un peu le genre dans lequel on s'exprime.

J'ai d'abord publié une biographie de Moïse intitulée *Moïse fragile*, auquel l'Académie Goncourt a attribué son prix 2015 de la biographie. C'est d'ailleurs un peu étrange... car ce n'est pas vraiment une biographie. Moïse n'a sans doute pas existé, et mon propos n'était pas de raconter sa « vie », mais plutôt de réinventer le personnage à partir des sources bibliques, rabbiniques, et parfois chrétiennes. C'est donc là que j'ai franchi pour la première fois la limite de l'écriture académique. Puis

je suis passé à quelque chose de plus dangereux encore, avec *Un Juif de mauvaise foi*, un récit autobiographique où je raconte l'histoire de mon rapport au judaïsme. Finalement, après la biographie imaginaire, l'autobiographie libre... j'en suis arrivé au roman.

J'ai vécu ce passage comme un réel saut, nourri d'appréhensions : je suis un lecteur de romans, pas un auteur de romans ! Mais en réalité, cela s'est fait assez naturellement : je n'oubliais pas mes préoccupations antérieures, que ce soit en tant que chercheur, en tant que juif ou encore en tant que citoyen. Écrire ce roman, c'était retrouver une certaine liberté d'expression, m'émanciper de tous les modèles. Et puis m'amuser, ma foi !

On ressent cet amusement dans le roman, qui commence de manière très ancrée, avec des protagonistes bien définis, une enquête qui se met en place. Et puis, au fil des pages, on perd pied avec la réalité des lieux, des personnages aux profils changeants et atypiques...

Le début est effectivement assez trompeur. Ça commence comme une énigme policière, après la disparition de Benoît Halfman, professeur de sciences des religions et spécialiste du judaïsme. Le doyen de son institut de recherche confie donc à Jacques, collègue de Benoît, lui-même chercheur, pas très efficace, d'enquêter sur cette disparition, accompagnée de sa secrétaire Mauricette.

Les premiers chapitres donnent l'impression d'un début d'enquête, mais plus on avance dans la lecture, moins on s'y retrouve. Qui cherche ? Qui est recherché ? Où sommes-nous ? Ça ressemble un peu au monde dans lequel nous vivons tous, et en même temps, c'est un autre univers. Les personnages changent, évoluent, et perdent de leur cohérence première. C'est un peu ce que je souhaite à chacun d'entre nous : ne pas nous réduire à un modèle. J'ai aimé que ces personnages aient plusieurs identités, qu'ils glissent de l'une à l'autre. En réalité, je pense que ça renvoie à quelque chose de ce que nous sommes, mais que nous ne voulons pas toujours reconnaître, nous-mêmes qui ne sommes pas des personnages, mais des personnes.

On retrouve des religieux, des croyants, des non-croyants, mais également Dieu, à la fois ignoré et recherché, présent et on ne peut plus absent...

Oui. Si j'ai intégré des éléments qualifiés de « religieux », c'est d'abord dans mes personnages. J'en ai fait des individus contradictoires, à l'instar de ce premier rabbin, peu intéressé par sa fonction. Il est à la fois rabbin et trafiquant. Et puis cet autre, un peu magicien, sorcier... Peut-être un peu escroc aussi. Ce sont toujours des personnages doubles. Il y a également la figure du professeur disparu, qui s'affiche à la fois comme athée, blasphémateur, hostile aux phénomènes religieux dans leur ensemble, et qui, en même temps, se découvre un réel plaisir à enseigner les

rudiments du judaïsme dans le Talmud Torah de son quartier. C'est toute l'ambivalence du rapport que peut entretenir un athée en fréquentant cet univers religieux auquel il ne croit pas, mais dont il peut tirer des enseignements. Alors Dieu n'existe pas, c'est clair, enfin à peu près clair dans le livre. Pour autant, il y a des anges : à la fois des anges protecteurs, mais aussi peut-être des espions, ou des esprits plus hostiles... Dans cette histoire, on finit par ne plus trop savoir quoi relève de quel monde, humain ou divin. J'ai voulu mettre un peu de merveilleux dans le quotidien.

Les milieux décrits semblent vous être familiers : l'histoire se déroule principalement à Paris, au sein d'un institut de recherche en sciences des religions, le judaïsme est présent en toile de fond... S'agit-il d'une autobiographie, d'un conte philosophique, ou bien tout est-il pure fiction ?

Je suis en effet parti d'une réalité qui m'est quotidienne. Ceci dit, il faut tout de même observer qu'il existe une grande distance entre la réalité de ma vie de chercheur à l'École pratique des hautes études et ce qui se passe dans le livre. Je me moque de mes personnages, je parodie le monde académique, avec des traits tellement grossis qu'on est bien loin de quelque chose de réaliste. Deux quartiers de Paris, le 11^e et le 18^e arrondissements, ne sont pas du tout décrits comme on peut les voir aujourd'hui : le 18^e est celui que j'ai connu il y a de cela trente ans, tout comme le 11^e. Il y a un peu de désordre dans ce Paris, mais ceux qui y vivent le reconnaîtront.

On peut aussi retrouver certains traits de caractère de mes personnages chez moi ou chez des proches, mais ce n'est pas un roman à clés, on ne trouvera pas de personnes réelles derrière tel ou tel personnage. Et puis, c'est un roman ! J'ai l'impression que même dans l'écriture romanesque, je fais toujours la même chose : j'essaie de rendre le monde intelligible. Je pense qu'il y a dans ce livre un certain nombre de passages ou d'épisodes qui peuvent éclairer quelques aspects de notre rapport au religieux, mais de manière ludique, ouverte et amusée. Mon roman relève en effet du conte ou de la fable, mais je ne donne pas la morale. C'est aux lecteurs et lectrices de tirer la leçon de l'histoire.

L'identité des personnages est complexe. Pourquoi ces démultiplications ?

C'est finalement toujours la même question qui me hante. Même Moïse était un personnage double et complexe dans le portrait que j'en ai fait. J'en ai même fait un personnage en partie féminin ! Dans *Un Juif de mauvaise foi*, c'est mon histoire : celle d'un homme entre deux mondes, la culture catholique charentaise de ma mère et l'identité juive nord-africaine de mon père. C'est encore cette dualité, ou ambivalence identitaire, que je connais bien, qui revient. On la retrouve dans *Moïse*

fragile, je la dévoile dans *Un Juif de mauvaise foi*, et finalement, je la mets en scène de manière beaucoup plus libre dans *Nos conversations célestes*.

Quelles recommandations adressez-vous à vos lecteurs ?

Je leur demanderais avant tout de lâcher prise, et ne pas se croire dans le monde qu'ils occupent habituellement. Au début du livre, on a l'impression d'un univers qui nous est familier, mais très vite tous les repères disparaissent, les points de certitude s'évanouissent. Alors surgissent la contradiction, l'ambiguïté et le merveilleux. Je demande aux lecteurs de se perdre et de se laisser mener par le bout du nez ou, du moins, de consentir à être un peu dérouté, un peu surpris. Je crois qu'une fois ces nouvelles contraintes acceptées, tout se tient, il y a une cohérence de ce nouvel univers qui apparaît.

Propos recueillis par Victoria Vilo

Le dream dream d'une bouquineuse, 1^{er} mars 2020

<https://lesdreamdreamdunebouquineuse.wordpress.com/2020/03/01/nos-conversations-celestes-de-jean-christophe-attias/>

J'ai lu un drôle de bouquin. J'étais à la fois à fond et complètement perdue, surprise par ce que je tenais entre mes mains. Des romans comme ça, aussi déjantés, aussi étranges, aussi OVNI je n'en ai lu que deux : *La Guerre des Bulles* et *Un truc à finir*. Ce qui est drôle c'est que le premier s'attarde beaucoup sur des éléments irréels et que le second ressemble à une enquête... deux caractéristiques de *Nos Conversations célestes*.

Avec ce roman, impossible de rester concentré, de s'en tenir au texte coûte que coûte, ou de réfléchir. Non. Il faut lâcher prise, s'abandonner au livre, à ses absurdités, à ses lubies d'Auteur, à ses trucs bizarres auxquels on ne comprend rien (et Jean-Christophe Attias non plus, j'en suis sûre), à ses corps qui changent sans qu'on ne s'en préoccupe vraiment... bref, à l'imaginaire planté dans ce premier roman qui dét(c)onne complètement dans le paysage de la rentrée littéraire d'hiver.

Ce roman est à la fois absurde, surréaliste, complètement barré, tendre, presque dramatique, mais surtout très drôle. Une sorte d'ironie, de gentille moquerie qui

teinte chaque dialogue, chaque personnage. J'ai par exemple beaucoup aimé la façon dont était dépeint le personnage de Ben, le fameux universitaire disparu, qui semblait avoir une aura charismatique inébranlable, mais surtout un culot remarquable. Presque caricatural, il avait un côté Magicien d'Oz, le genre de copain à te faire voir la magie un peu partout, mais à t'oublier souvent. Magnétique.

Aimé aussi celui de Mauricette, la gentille secrétaire avec qui Jacques part à la recherche de son collègue, reste pour le moins énigmatique. De blonde peroxydée aux doigts roses, à blonde naturelle aux mains gracieuses, en passant par brune, rousse, hâlée, pâle, on la dit « toutes-les-femmes ». Mais sa personnalité reste en revanche constante. Ce qui est remarquable dans un récit aussi décousu et polymorphe.

Jacques, le narrateur, n'a quant à lui pas grand-chose pour le mettre en valeur. Ami de Ben, amoureux de Mauricette, ça aurait pu être ses seules caractéristiques, si, de temps en temps il ne se sentait pas habité de souvenirs qui ne sont pas les siens, faisait des rêves bizarres où des objets lui sortent du corps (dont il garde des cicatrices au réveil), et s'inventait femme et enfants qui au bout de quelques pages finissent par disparaître et n'être que de lointains mirages.

Et encore, tout ceci serait sans compter sur la galerie de personnages plus invraisemblables les uns que les autres, de Mme Da Silva au Doyen, des rabbins (fils de trafiquant pour l'un, sorcier pour l'autre), des médecins qui n'en sont pas, des serveurs étranges, des hôteliers qui prêtent leur propre chambre, des agents de sécurité étranges et discordants qui s'empressent de mettre des bracelets électroniques à tout le monde pour les « écouter », et j'en passe. Tous ont un rôle étrange à jouer, réunis pour une dernière ovation dans les derniers chapitres.

Vous êtes déjà perdu.e.s ? Moi aussi. Pourtant, au delà de cette perte de repères, ce roman n'a rien à envier à ceux d'aventures, ou de suspens. De bout en bout on veut savoir la fin, quitte même à lire la dernière page (si, si je l'ai fait, mais j'ai rien compris, donc j'ai rebroussé chemin) pour avoir le fin mot de l'histoire. Qui est Ben ? Qui est Jacques ? Qui est Mauricette ? Même les lieux sont changeants, les rues décrites pourraient exister...mais n'existent pas, et d'autres ressemblent à des visions du passé. Des villes entières sont inventées, tandis que d'autres prennent leur

marque dans une étrange réalité. Il y a aussi des coups d'élan : couteau disparu, fuite, fou dangereux. On peut dire ce qu'on veut ce roman ne manque pas de panache !

Il ne manque pas, non plus, d'une belle prose. Si elle peut paraître un peu trop littéraire à certain.e.s, j'ai vraiment eu l'impression que c'était une écriture qui appartenait pleinement à Jean-Christophe Attias. Ni trop érudite, ni trop relâchée, ni trop chiant, ni trop drôle. Non il y avait de l'ironie douce, et le ton, un peu châtié, correspondait parfaitement au récit.

Il me reste encore en mémoire des parts d'ombre : qui sont ces « espions » qui parsèment le roman et rendent rapport sur rapport sans qu'on en sache réellement la teneur, à écouter les conversations célestes des autres. Que signifie réellement cette fin ? Tragédie ou romantisme ?

Qu'apprenons-nous des anges, de Dieu ou de Rien ? Y a t-il un message à reconnaître, à décrypter ? Le mystère reste entier, mais il me va très bien comme ça. Curieux, intrigant.

Nos conversations célestes fait partie de ces ovnis littéraires, inclassables et inclassés, qui dansent joyeusement entre raison et absurdité. Non content de nous laisser nous enfoncer dans un récit surréaliste où le narrateur n'est pas un narrateur, la femme est toutes-les-femmes et l'Auteur pourrait se rapprocher de Dieu, Jean-Christophe Attias nous laisse une fin délicieusement ouverte et mystérieuse. Pour rentrer dans ce roman, mettez votre raison logique au placard et laissez vous porter par cette imagination dét(c)onnante.